



Le Bouquetin et ses amis, 1965, gouache et feutre sur carton, Collection particulière.



Portrait d'Anselme Boix-Vives dans son atelier, Photographie, Collection particulière.

aux côtés de Dalí, Harald Szeemann, qui se passionne déjà pour l'art des malades mentaux – mais n'a pas encore monté sa célèbre exposition *Quand les attitudes deviennent formes* –, accroche 56 de ses gouaches en vis-à-vis de Louise Nevelson à la Kunsthalle de Berne en 1964. Pour le célèbre curateur suisse, Boix-Vives a choisi, de la même façon que les artistes de l'Arte Povera ou que son ami Joseph Beuys, de « vivre dans sa tête ». Loin d'être l'idiote du village que l'on croit – pas si bête d'ailleurs si l'on s'en réfère à sa réussite commerciale –, ce peintre de l'aménagement du monde est un dynamiseur d'espace, qui inscrit le vivant au cœur d'un paradis lunaire frénétique de couleurs comme Van Gogh, sauvage de formes comme Gauguin et plein de dragons intérieurs comme Niki de Saint-Phalle.

Le peintre CoBrA Corneille en a le premier l'intuition lorsqu'il écrit en 1966, lors d'une présentation à New York du « *first one-man show in the USA* » de Boix-Vives, qu'il a découvert « les jardins du paradis de ce sauvage émerveillé, dans le voisinage de la place Saint-Sulpice, qui est remplie de tableaux religieux sombres ». À la manière d'un Rouault déculpabilisé, l'exultation

panthéiste de la couleur chez Boix-Vives pourrait bien faire de ses descentes d'anges une sorte d'extase mystique. À l'instar de Messiaen – autre « Français des montagnes » en adoration devant la création – qui s'appuie sur les chants d'oiseaux pour réinventer des musiques colorées de vie et de mort, les éclatantes *Turangalila-Symphonies* et autres *Visions de l'Amen* de Boix-Vives retrouvent la démesure de l'art fleuri, expansif et envahissant des chapelles baroques de la Tarentaise. Tandis que les multiples versions barbares de la *Mise au tombeau* s'inspirent directement d'un groupe polychrome sculpté du XVI^e siècle de l'église de Moûtiers, *L'Homme lunaire* surgit encadré par deux arbres de vie, semblables aux colonnes torsées ébouriffées de feuilles de vigne et de grappes de raisins que l'on peut voir dans le grand décor rococo de Notre-Dame des Vernettes. Quant à la géométrie primitive des fresques romanes catalanes, leur raideur frontale sacrée statue littéralement la face blafarde du *Curé de montagne très noble*, tel le terrible *Christ Pantocrator* de Sant Climent de Taüll. S'il n'a rien d'un régionaliste, Boix-Vives n'en exalte pas



Les Fruits et les oiseaux.
1963, gouache sur carton. Collection particulière.

moins un chant du ciel ancré dans le sol. Au moment où la Catalogne exprime violemment ses velléités d'indépendance vis-à-vis de l'Espagne, il n'est pas anodin de reconsidérer l'œuvre d'Anselmo Boix-Vives à l'aune d'un certain catalanisme. Né sur les hauteurs d'Herbeset, un village du Pays valencien, et parlant le valencien, ce dialecte catalan méridional employé dans les campagnes au début du XX^e siècle, Boix-Vives a eu beau se faire naturaliser Français en 1940 et adopter le nom d'Anselme Bois, il demeure profondément de culture catalane. S'il passe toute son existence en Savoie (après avoir rejoint la France à pied à l'âge de 18 ans), il épouse néanmoins une Majorquine, Marie-Louise Marquès-Llull, et consacre ses premières vacances en 1950 à retourner à Herbeset. Lorsqu'il démarre brusquement la peinture, sur les conseils de son fils Michel (pour lutter contre la dépression qui l'envahit), c'est lors d'un séjour en août 1962 à Majorque, dans la famille de sa femme – tandis que celle-ci agonise. De concert avec son fils, il peint en trois jours une vingtaine de gouaches, à l'ombre du génie tutélaire de Miró. Lui aussi marié à une Majorquine,

l'assassin proclamé de la peinture s'est réfugié aux Baléares depuis 1956, afin de se ressourcer dans ses souvenirs d'enfance. Quand bien même Boix-Vives ne semble pas avoir marqué d'intérêt particulier pour le *Miromonde* (à l'inverse de la peinture de Picasso, dont le caractère non fini lui inspire de l'aversion), tout son œuvre peut passer pour une transfiguration des monstres et des constellations du Catalan. Mais dans la dernière année de son existence, loin de succomber à un quelconque pathos intensifié, ce saint laïque se met à infuser de rouge et d'or toutes ses peintures ripolinées, telle une nappe de sang et de lumière qui recouvrirait sa vision. Cette invasion en deux couleurs rappelle les étranges tableaux aux motifs abstraits festonnés en rouge et jaune, auxquels son fils Michel, par analogie avec les *Flags* de Jasper Johns, aurait donné, après sa mort, le nom de *Drapeaux*. Quand on sait que le drapeau catalan serait né des quatre doigts ensanglantés du comte de Barcelone Guifred le Velu griffant un bouclier d'or avant d'expirer, peut-être peut-on s'autoriser à voir dans les ultimes feux d'artifice de Boix-Vives des créances de sang envers sa terre natale. ■

À LIRE

Anselme Boix-Vives.
Sous la dictée de l'ange.
Éditions Alain Margaron
25 €